



Adolescence, famille et conduites à risque

David Le Breton

DANS **CAHIERS CRITIQUES DE THÉRAPIE FAMILIALE ET DE PRATIQUES DE RÉSEAUX** 2008/1 n° 40 , PAGES 217 À 226

ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 1372-8202

ISBN 9782804157906

DOI 10.3917/ctf.040.0217

Date de mise en ligne : 08/07/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2008-1-page-217?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Adolescence, famille et conduites à risque

David Le Breton ¹

Résumé

Les conditions d'existence des jeunes générations se sont profondément modifiées ces dernières décennies. Avec les transformations du statut de la famille devenue plus égalitaire, la promotion du jeune en partenaire de l'échange et non plus mineur, la proximité de parents devenus plus « copains » que parents, l'importance des familles recomposées ou monoparentales dans le monde d'aujourd'hui, la transmission est plus difficile. Nombre de nos jeunes qui ne se sentent pas portés par une nécessité personnelle que leurs parents ne leur ont jamais donnée sont alors emportés dans des conduites à risque, des souffrances, qui sont comme de longues épreuves qu'ils s'infligent pour traverser l'adolescence et entrer dans l'âge d'homme.

Abstract: Adolescence, family and high-risk behavior

The living conditions of young generations changed deeply along these last decades. Because of modifications of family statute through more equality, promotion of young people as partners in exchanges and not anymore as minor, closeness of parents who became more good friends than parents, higher numbers of remarried families or single-parent family, transmission is more difficult than before. Number of youths is not supported by any personal necessity because their parents never gave it to them, and they are then carried to high-risk behaviors, suffering, all as long hardships that they impose to themselves to go through adolescence and enter in adult age.

Mots-clés

Anthropologie – Adolescence – Jeunesse – Transmission – Conduites à risque – Souffrance.

Key words

Anthropology – Adolescence – Youth – Transmission – High-risk behavior – Suffering.

1 Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, membre de l'Institut Universitaire de France.

« L'instabilité, mais aussi la véhémence des jeunes années font qu'alors, un phénomène, une expérience, un modèle chasse l'autre. On est bouillant et expansif ; on s'empare de ceci et de cela, on s'en fait une idole ; on se prosterne devant elle ; et on s'y attache avec une passion qui exclut le reste. Sitôt qu'elle déçoit on la déboulonne et on la brise sans scrupule. Sur les décombres de l'ancienne idole, on érige la nouvelle. Peu nous chaut qu'elle s'y sente mal à l'aise » (Canetti, 1984, p. 50).

La notion d'adolescence s'est profondément modifiée ces vingt-dernières années, s'élargissant en amont avec la notion de pré-adolescence et en aval avec celle de post-adolescence. Des jeunes de douze ou treize ans, à peine pubères ou d'autres ayant franchi les trente ans témoignent aujourd'hui de comportements autrefois attribués à l'adolescence. En outre, la société elle-même a glissé vers le jeunisme ou plutôt vers l'adulescence, emportant dans son sillage de nombreux parents plus enclins à s'identifier à leurs enfants qu'à leur servir de supports. Parallèlement le statut social de la famille a été remanié. Longtemps voie majeure de la socialisation et de la culture, lieu des apprentissages élémentaires où se forgeaient des individus ajustés à un monde où les positions étaient relativement définies, elle est aujourd'hui « incertaine » (Roussel, 1989), marquée par le recul du mariage, l'aisance des divorces ou des séparations, la banalité des recompositions familiales. La famille est désormais une affaire privée, fondée sur une affectivité partagée. Composée d'individus réunis par un pacte de commodité toujours révoquant, elle s'efforce de concilier les nécessités professionnelles, scolaires, les loisirs des uns et des autres. Elle est un lieu où être soi avec les autres, les plus proches, mais à la condition qu'ils ne soient pas une gêne. Le couple prime sur la famille. La maternité ou la paternité se dissocient pour devenir accessoires. « L'enfant devient le dernier lien primaire subsistant, irrévocable, résolument non interchangeable. Les conjoints arrivent, puis s'en vont. L'enfant reste. C'est sur lui que se reporte tout ce à quoi l'on aspire dans le couple sans parvenir à le vivre [...] il est le seul à permettre de vivre ses sentiments avec une immédiateté qui devient de plus en plus rare et fragile », écrit à ce propos Beck (2001, p. 260-261). Mais souvent il est mis à mal à son corps défendant par une situation qui modifie en profondeur sa trame affective et l'ensemble de ses repères, ignorant de son avenir, déchiré par la séparation.

Nombre de femmes ont désormais leur indépendance matérielle, elles travaillent presque autant que leurs compagnons. Au plan social, l'homme et la femme, dans la plupart des familles, tendent en principe à une relation d'égalité. A l'exception de nombre de familles issues de la migration où la

figure du père ou du mari reste fondatrice, voire même autoritaire, alimentant alors un décalage radical entre l'univers culturel de la famille, et celui qui commence pour le jeune dès que la porte de la maison est franchie. Pour la majorité de la population française, la famille est vouée à l'épanouissement de chacun de ses membres, composée d'enfants uniques ou de fratries réduites, soumises aux aléas relationnels de la famille nucléaire. La dispersion géographique des familles ne facilite pas les médiations en cas de tensions ou de manque éducatif. La famille moderne sollicite un réseau de relations privilégiées essentiellement égalitaires, consensuelles, contractuelles, provisoires, hédonistes.

Mais la dimension de transmission et de filiation est affaiblie par la proximité d'un père plus copain qu'aîné, par la flexibilité d'une relation conjugale aboutissant souvent à la séparation. Le morcellement de la parentalité du fait des séparations et des recompositions familiales accentue la tendance au rapprochement amical vers l'enfant dans l'oubli de leur fonction nécessaire de passeur. Quand ils sont présents, plusieurs hommes sont désormais en position de pères pour l'enfant : géniteur, compagnon(s) de la mère, père légal. Face à un enfant qui les concerne moins, dont le père est ailleurs, ils assument moins leur fonction de tiers, et s'effacent comme figures d'autorité. Le plus souvent seule la mère est toujours là, malgré les difficultés. Mais la tendance à gommer les écarts de génération au profit de relations amicales avec les enfants se rencontrent même là où les couples sont plus unis. La famille tend à l'effacement des rapports de génération, elle rassemble un groupe de pairs, comme si l'enfant ou l'adolescent était d'emblée un individu déjà formé auquel il était accessoire de fournir des repères ou éduquer. L'autorité paternelle appuyée traditionnellement sur le « nom du père », selon la parole de Lacan, c'est-à-dire sur une transmission de limites de sens à travers une figure d'autorité, cède aujourd'hui devant une forme de socialisation fondée sur une égalisation des rapports parents-enfants, des droits et des devoirs partagés, une négociation permanente de la marge de manœuvre des uns et des autres. voire même une disparition radicale du père, indifférent à ses enfants d'un premier lit, ou n'ayant jamais assumé sa paternité.

Une donnée anthropologique s'impose face aux enfants, celle de les investir d'amour et de confiance afin de leur donner une place active et heureuse au sein du lien social. Les aînés, à fortiori les parents portent la responsabilité du devenir de leurs enfants. Si la famille réunit un réseau d'individus solidaires et égaux, l'enfant n'en demeure pas moins dans une position de fragilité si ses parents, ou ceux qui en tiennent lieu, ne lui transmettent pas les codes et les limites qui l'autorisent à assumer sa liberté parmi les autres dans une réciprocité nécessaire au lien social. S'ils ne sont pas à la hauteur de la

nécessité de présence que leurs enfants requièrent d'eux, s'ils se dérobent à leur tâche, ils créent de la souffrance et du manque à être. S'ils les laissent sans orientation pour exister, ils fragilisent leur rapport au monde. Une liberté qui ne reçoit aucun cadre pour se déployer est un abîme. La frustration, c'est-à-dire la limite posée par ses proches, est une condition nécessaire à la modulation de sa toute puissance qui, si elle se prolonge, expose le jeune au heurt brutal avec le monde et les autres, ou au choc en retour de la loi, au sens judiciaire du terme. On ne peut inscrire un enfant comme acteur dans le monde sans lui poser des limites de sens et le mettre en position de les interroger. Sinon la question des interdits devient problématique pour un jeune qui ne sait pas très bien qui il est.

Eduquer signifie étymologiquement « conduire hors de soi », échapper donc au même pour s'ouvrir au monde de l'autre, à un univers de sens élargi que l'acteur doit être capable d'évaluer et de penser. La tâche est de donner à l'enfant le moyen de se déprendre de soi pour devenir un partenaire de l'échange au sein du lien social. La symétrie morale entre enfant et adulte implique justement de tenir compte du fait que l'enfant ne dispose pas des moyens pour se penser dans la complexité du monde, il convient donc de l'éduquer pour qu'il soit à la hauteur de sa liberté et de sa dignité et possède une confiance en lui. Un enfant est un adulte en voie de se construire. Son orientation va vers l'avenir, si nul ne l'aide à élaborer son personnage, il n'entrera jamais de plein pied dans son existence.

Un enfant est un homme ou une femme en devenir qui exige de comprendre le monde où il est venu à l'existence et de posséder les clés pour s'y mouvoir de manière autonome. S'il pouvait débattre à tout instant de la légitimité des principes éducatifs qu'on lui applique, il serait déjà éduqué. Les aînés sont en position de responsabilité envers les générations plus jeunes. S'ils cèdent en permanence aux demandes de l'enfant, s'ils le gavent sans jamais interroger son désir, celui-ci est alors dans l'attente passive que le monde satisfasse en permanence sa volonté, et il ne manque pas de se comporter en tyran quand une frustration l'atteint. Un enfant saturé de dons est dans l'impossibilité de rendre, il est voué à la tyrannie d'une dette inextinguible qui l'amène à exiger toujours davantage pour en différer le prix.

Un interdit vaut d'abord par ce qu'il ouvre de possibles, en un mot l'interdit vise d'abord à autoriser l'échange symbolique avec les autres et le monde, il prévient l'arbitraire et vise à protéger les acteurs en présence, à rendre prévisibles et pensables leur comportement. Il est toujours un interdit. La transmission de ces repères sollicite des figures d'autorité incarnées par les

ainés. Cette dernière ne saurait se confondre avec l'autoritarisme qui en est la négation. *Auctoritas*, dérive d'*auctor*, celui qui fonde, en un mot, celui qui légitime à être, celui qui rend « auteur » de soi de manière cohérente et heureuse, et surtout réfléchie. La relation d'autorité avec l'enfant n'est ni une contrainte, ni une séduction. Elle implique une reconnaissance mutuelle de ce qu'une parole possède une valeur qui tranche sur celle des autres. Elle coule de source et cristallise la relation. « La véritable autorité c'est celle qui « autorise » et qui « rend auteur » tout à la fois. Elle autorise parce qu'elle ose interdire, portée par la certitude que les renonciations qu'elle impose permettent d'accéder aux formes les plus élevées de l'humain ; elle autorise parce qu'elle promet, dans l'acte même de l'interdiction, des satisfactions futures et esquisse le dépassement dont elle est porteuse. Elle « rend auteur » aussi parce qu'elle transmet un patrimoine, fait partager un « monde commun » [...] où la singularité de chacun peut s'exprimer sur ce fond d'universalité qui confère, à la fois, les moyens de l'expression et la portée de celle-ci » (Meirieu, 1999, p. 76). L'instauration de limites symboliques permet de se détacher des autres, de savoir qui l'on est face à eux, ce que l'on peut attendre d'eux et ce qu'ils peuvent attendre de soi. La réciprocité entre soi et l'autre établit des limites de souveraineté. La confusion parfois présente à l'intérieur de la famille se prolonge dans la désorientation sociale. L'expérimentation des limites, les siennes et celles des autres, s'impose alors pour savoir jusqu'où aller trop loin et ne pas y trouver la mort.

Certes, on ne peut pas ne pas transmettre ou communiquer. Pour le meilleur ou pour le pire, par leur qualité de présence ou leur indifférence, leur indisponibilité les parents à leur insu façonnent l'enfant. Toute défaillance à l'intérieur du système de relations familiales met l'enfant en porte-à-faux avec le monde.

La transmission implique la durée, la conviction pour les éducateurs que le savoir enseigné ne se périmerait pas au fil des années. Mais, que transmettre dans un monde qui privilégie la vitesse, l'urgence, la flexibilité, le recyclage, l'adaptabilité, le jetable, la concurrence, l'exaltation de la réussite et de l'argent, etc. ? Se soumettre à l'instantané est une démission sur le fait que l'existence est à long terme, et que la transmission vise à procurer au jeune un univers de sens et de valeurs propre à soutenir son action au fil du temps afin de le rendre auteur de lui-même. La valorisation du court terme brise les valeurs de loyauté, d'engagement, de confiance, d'amitié, etc. Les repères de sens des classes d'âge se morcellent à l'infini. Les enfants sont dans un décalage radical avec leurs parents, et en rupture encore plus grande avec leurs grands-parents dont le monde leur paraît radicalement étranger

même si l'amour n'en est pas moins présent. Chaque génération est dans la bulle de son histoire. Dans une société du *fast*, du *zapping*, du *surfing* où l'immédiat est la seule durée possible, où la projection dans l'avenir est soumise à de multiples aléas, où l'imprévisible est toujours devant soi, la transmission s'émiette dans l'information ou le formatage, c'est-à-dire un savoir de l'instant, elle ne prépare pas à vivre et vise seulement à ajuster aux ambiances diffuses du moment. Les valeurs et les repères des parents sont sans communes mesures avec ceux de leurs enfants. Les enfants ne se reconnaissent pas dans les manières de vivre de leurs parents, de même les parents ne se reconnaissent pas dans leurs enfants.

Face à l'obsolescence des données du monde, le savoir n'échappe pas à la péremption incorporée, sa valeur est limitée dans le temps et son efficacité relative. Il n'a de sens que dans son utilisation immédiate, son formatage au regard d'une tâche donnée, et moins dans la formation qu'il procure. La difficulté de transmission est accentuée par la recomposition toujours provisoire des repères de sens, la sensation aiguë de l'ambivalence du monde, l'obsolescence des valeurs et des choses, la transformation des rapports et des repères de générations. Les déliaisons symboliques se renforcent avec les ruptures d'appartenance à la totalité sociale au profit de l'émiettement des références (intégrismes religieux, communautarisme, etc.). Le mouvement de transmission n'est plus unilinéaire, venu d'une autorité familiale, scolaire ou sociale. C'est l'acteur qui l'effectue en se l'appropriant à sa manière.

La génération des parents est démunie face à ses enfants. Dans nos sociétés, l'effacement du père laisse le champ libre à la culture des pairs, c'est-à-dire une culture centrée sur le même, mais qui ne prépare pas, à elle seule, à l'ouverture à l'altérité qu'est la vie sociale. L'enfant se vit souvent dans la conviction de son auto-engendrement avec le sentiment de rien devoir à personne. Les figures qui s'imposent sont des figures médiatiques, des modèles pour le succès ou la notoriété (stars de la télé-réalité, animateurs, chanteurs, musiciens, etc.). Pendant que les parents perdent leur autorité éducative, que l'école peine à établir les règles d'une citoyenneté partagée, les jeunes générations entrent sous l'influence d'une culture toute entière régie par l'univers de la consommation et de la publicité, accentuant encore l'écart entre les générations. La transmission s'horizontalise et circule avec vivacité dans la sociabilité juvénile à travers des matrices de sens (chaînes câblées, magazines, radios « jeunes » comme Skyrock, Internet, etc.) qui échappent à la connaissance et à la compétence de parents enclins au « laisser-faire » et à l'identification à leurs enfants.

On voit se multiplier les affiches ou les spots publicitaires où la question soulevée est celle de savoir qui est la fille et qui est la mère ? L'une et l'autre se ressemblent et sont vêtues de la même façon dans une fusion des apparences qui dissimule mal la dévoration de la fille. Dissolution des positions de générations et indifférenciation. D'autres publicités banalisées représentent des enfants donnant avec lassitude des leçons ou des conseils à des parents posés comme « ringards » ou méprisables. A Noël 2007, on a vu sur les murs une affiche représentant un père Noël (ou plutôt un vieil homme, un grand père ringardisé) dont la barbe était prise dans la roue de vélo d'un enfant qui pédalait avec jubilation en le trainant derrière lui. Le passage d'adolescence est rendu plus difficile par l'ambiance sociale et culturelle contemporaine qui fait de l'adolescence un mot d'ordre en permanence relayé par les médias les plus écoutés ou les plus regardés par les jeunes générations.

Une génération s'absente en partie et laisse ses enfants se construire par une expérimentation propre (Le Breton, 2007). Nombre d'adolescents sont livrés à eux-mêmes par défaut d'intervention et de consistance de l'autorité familiale. Parents copains qui laissent faire et se démettent de leur responsabilité d'ainés et d'éducateurs. Mais la relation de séduction, ou le laisser-faire, est contraire à une relation d'éducation, elle renverse les rôles exigeant des enfants une légitimité qu'ils ne sont pas en mesure de donner. Les parents y trouvent un bénéfice narcissique au détriment de l'enfant qui trouve un miroir là où il devrait trouver des parents. L'approbation à toute demande est d'ailleurs vécue par l'adolescent comme une marque d'indifférence. « *Ma mère accepte tout. Je lui demande n'importe quoi, elle est d'accord. Elle s'en fout tout simplement. Je ferai n'importe quoi, elle s'en fout.* » (Elise, 17 ans). Un père copain n'est plus un père, il n'est pas davantage un copain. La démission affective et éducative se drape volontiers dans un discours d'autonomie, de laisser-faire. Les parents répondent aux demandes sans jamais les interroger, achetant ainsi à bas prix une paix du foyer toujours remise en question. Ils s'étonnent un jour de la virulence de l'enfant à leurs propos. Leur souffrance leur est une énigme. Ils découvrent soudain leur enfant comme un écorché vif. « *On ne t'a jamais rien refusé. Tu as toujours eu tout ce que tu voulais* ». Mais la souffrance se creuse dans le fait de n'avoir jamais été un interlocuteur réel reconnu et aimé dans sa différence. Un enfant qui ne manque de rien est en souffrance n'ayant aucun accès au manque et donc à la consistance du sentiment de soi dans le rapport à autrui. Quand l'autonomie de l'enfant rime avec l'indifférence, elle entraîne le désarroi de l'entrée dans la vie, et des souffrances multiples... et plus encore, un enfant qui manque de tout, et particulièrement d'amour.

Pour que l'enfant ou l'adolescent s'affirme, il lui faut débattre, dans la reconnaissance de sa personne, avec une loi, des interdits, une opposition, bref une transmission. Il doit se sentir porté par le sentiment de sa valeur personnelle et de sa reconnaissance par les autres dans un lien de réciprocité où chaque génération est à sa place. L'adolescence est une période de construction de soi dans un débat permanent avec les autres, surtout les autres en soi, dans la mesure où la quête est alors celle des limites : savoir ce que les autres peuvent attendre de lui et ce qu'il peut attendre des autres.

L'enfant qui n'a connu aucune limite dans sa famille peine à s'inscrire dans la sociabilité scolaire, et il multiplie les conflits avec les enseignants ou les autres écoliers. Elevé dans la toute puissance de ses désirs et la manipulation de ses parents, il est souvent perçu comme insupportable ailleurs. Leur sentiment d'identité est labile, fragile, incertain, toute frustration, toute attente leur est insoutenable. Ils deviennent agressifs quand on leur résiste car ils sont incapables de symboliser l'événement et de comprendre le point de vue de l'autre. Ils n'entrent jamais dans l'inter-dit. Ils demeurent dans leur forteresse toute puissante, se sentant en permanence assiégés car ils n'ont jamais connu d'autres manières de se comporter. Ce sont des jeunes en souffrance, indifférenciés, en quête de limites. Ignorant qui ils sont, ils sont condamnés à titiller sans cesse les limites des autres.

D'autres sont meurtris par les carences affectives, l'indifférence ou l'indisponibilité de leurs parents, ou des brisures d'identité après des événements traumatiques comme l'inceste ou l'abus sexuel. Les frontières entre le dedans et le dehors, soi et l'autre, ne sont pas élaborées. L'adolescent fluctue dans un monde indécidable aux contours acérés. Les souffrances adolescentes s'enracinent dans la disparition des limites de sens qui autorisent à se construire, éventuellement en opposition à ses parents en sachant qui il est, et les attentes des autres à son égard. Le jeune est saisi dans une fuite en avant. Toujours en insécurité intérieure, ce n'est qu'en se heurtant au monde ou aux autres qu'il trouve peu à peu les limites que ses parents ne lui ont jamais données. Ce sont surtout ces jeunes qui seront enclins aux conduites à risque (Le Breton, 2007).

Ces repères de sens et de valeur qu'il ne trouve plus chez lui, la certitude intérieure que sa vie a un prix et qu'il a sa place dans la trame du monde, le jeune les cherche ailleurs, multipliant les épreuves personnelles pour se convaincre de sa valeur. Les conduites à risque s'enracinent dans un sentiment confus de manque à être, d'échec à accéder à un sentiment de soi valable. Elles touchent des jeunes qui ne sont pas dans l'évidence d'exister. L'inten-

tion n'est nullement de mourir mais de trouver enfin un chemin de sens. Quand la transmission échoue, et ne parvient pas à remplir sa fonction de rassurer le jeune sur sa valeur, il lui faut s'autoriser de lui-même, payer le prix de son existence, se cogner aux arrêtes du monde puisque l'évidence d'être soi n'a pu être étayée sur les plus proches. Le jeune a perdu le choix des moyens pour se frayer un passage dans son existence.

En outre, la souffrance d'un enfant ou d'un adolescent est sans commune mesure avec celle d'un adulte qui dispose d'une capacité de relativisation de ses épreuves personnelles. Le jeune manque de ce recul que procure le fait d'avancer dans son expérience du monde. Un conflit avec ses parents ou ses amis, une rupture amoureuse, un deuil, une déception, deviennent des drames sans recours. Il est livré sans recul à la violence de l'événement. D'où la prétendue « futilité », souvent évoquée par les adultes, des motifs qui amènent à une tentative de suicide par exemple. Manière de juger d'en haut, de sa stature d'adulte. Pour l'adolescent, il n'y avait là rien de futile, mais une tragédie personnelle que son expérience de vie ne l'autorise pas à désamorcer. *« Moi, j'ai la haine ! J'ai la haine d'être moi, j'ai la haine d'avoir une vie comme ça. ! C'est tellement dur de vivre quand au fond de soi, on ne s'aime pas [...] J'ai l'impression que tout me tombe dessus et que personne veut m'aider. Personne ne peut me comprendre, c'est trop fou. Je me sens seul, je me sens mal dans ma peau. [...] De toutes façons c'est difficile de parler parce qu'on a tellement mal que personne ne peut comprendre »* (Jérôme, 16 ans).

Le terme de conduites à risque englobe pour les jeunes générations une série de comportements disparates mettant symboliquement ou réellement l'existence en danger. Leur trait commun consiste dans l'exposition du jeune à une probabilité non négligeable de se blesser ou de mourir, de léser son avenir personnel, ou de mettre sa santé en péril. Elles émergent dans un contexte de souffrance où le jeune a le sentiment de ne pas avoir sa place dans le monde. Il se sent mal dans sa famille, ou bien il affronte seul des blessures ignorées par ceux qui lui sont le plus proches, ayant balayé ses assises (abus sexuel notamment). Ou bien il se sent insignifiant, rejeté, méprisé. Les conduites à risque sont le symptôme de cet univers douloureux dans lequel baigne le jeune avec le sentiment qu'il n'en échappera jamais. Pourtant, elles ne sont nullement suicidaires, à de rares exceptions touchant alors des jeunes n'ayant jamais éprouvé le sentiment d'appartenir au monde. Ce sont des tentatives d'accéder à soi chez des jeunes qui ne disposent pas d'un cadre d'existence pouvant leur procurer le sentiment que leur vie a un sens et une valeur. La volonté n'est pas de mourir mais de se dépouiller de la tension qui leur colle à la peau, une manière d'échapper à l'impuissance en s'agrippant à leur

corps. Il n'y a jamais de tentatives de suicide chez un jeune mais toujours une tentative de vivre. Ces conduites sur le fil du rasoir sont des moyens justement de ne pas mourir, des chemins de traverses pour se défaire de ses tensions, des rites intimes de contrebande pour fabriquer du sens afin de tenir le coup. Le jeune se bat contre le sentiment que le monde n'est pas pour lui.

Nos sociétés ne reconnaissent pas le changement de statut qui ouvre à l'âge d'homme, et ne l'accompagnent d'aucun rite unanime susceptible de rassurer et de jalonner le chemin de ceux qui traversent ce passage rempli de turbulences. Mais des sociétés d'individus ne sont guère en mesure d'institutionnaliser les rôles, elles laissent à chaque acteur le soin de se différencier et de forger la trame de son existence. Il faut se légitimer d'exister, et pour beaucoup de jeunes le faire sans l'aide des autres. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens, et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même. Les conduites à risque sont des rites personnels de passage, individuels, mais simultanément partagés par des milliers d'autres jeunes au même moment. Elles marquent une manière de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. Elles participent de la recherche d'un cran d'arrêt, au moins provisoire, à la tension ressentie. Ces formes de conjuration du mal de vivre sont des défenses en dernières lignes quand les autres modalités d'ajustement au monde ont échoué et que le goût de vivre ne parvient pas à s'établir. Les conduites à risque sont les épreuves personnelles qui s'imposent à son corps défendant quand l'entourage est en échec à accueillir le jeune dans le monde en lui donnant le sentiment de sa nécessité personnelle².

Références

- BECK U. (2001) : *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Aubier, Paris.
- CANETTI E. (1984) : *La conscience des mots*. Albin Michel, Paris.
- LE BRETON (2007) : *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*. Métailié, Paris.
- MEIRIEU P. (1999) : *Des enfants et des hommes. Littérature et pédagogie*. t. 1, ESF, Paris.
- ROUSSEL L. (1989) : *La famille incertaine*. Odile Jacob, Paris.

2 Sur les points traités dans cet article, cf. David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.